

1. Quel spectacle donnons-nous à voir ? La question n'a rien d'anecdotique. Il me souvient même que cette question permet de résumer toutes les règles de politesse et de bienséance. La tenue vestimentaire, la propreté et les manières à table trouvent leur justification dans ce désir de donner à notre entourage un spectacle qui soit autre qu'affligeant et misérable. La politesse n'est de loin pas qu'une affaire de convention de pure forme, elle permet une cohabitation harmonieuse entre les êtres humains ; pour s'en convaincre, que chacun partage un repas avec un homme qui se comporte et mange comme un goret et la cause est entendue. Mais la question va bien au-delà des règles du savoir-vivre. Quel spectacle donnons-nous à voir en tant que chrétiens ? Le personnage de Tartuffe, du faux dévot, prête à rire depuis des siècles, car on ne pardonne pas aux donneurs de leçons le moindre faux pas et on scrute attentivement l'attitude des sermonneurs en tout genre et cela n'est que justice. Y a-t-il une cohérence entre nos paroles et nos actes et peut-on déceler une harmonie entre nos convictions et nos engagements de vie ? La chose est aisée à entendre. Plus globalement le spectacle de la comédie humaine est une source inépuisable de réflexion et d'inspiration ; et ce n'est pas que de la littérature, mais c'est un puissant moyen de pénétrer dans les méandres de l'âme humaine. Les anciens Grecs savaient que la comédie permet de se purifier de ses mauvais penchants en les voyant ainsi mis en scène et ridiculisés sur les planches. Les comédiens forcent le trait et les spectateurs prennent conscience de leurs propres sentiments ou de leurs attitudes vulgaires et méprisables. Ces sentiments et ces attitudes, nous les désavouons et nous les séparons de nous-mêmes ; ils ne participent plus de notre vie, ils ne naissent plus de la partie active, volontaire, personnelle de notre être, mais de l'être primitif, informe et asservi qui nous donne un spectacle amusant, comme tous les spectacles où l'on surprend le jeu des puissances instinctives de la nature.

Peut-être estimerez-vous que je me livre à des digressions aussi oiseuses que superficielles ? Avez-vous remarqué que Jésus, à la dernière semaine de sa vie, prend le temps de regarder les gens qui apportent leurs contributions au bon fonctionnement de l'institution religieuse. « Le crucifié de demain s'intéresse à la quête. » (J. Valette) Il observe les comportements de ses contemporains et en dresse un portrait féroce ; la comédie humaine se mue en foire aux vanités. Jésus passe à l'attaque des pratiques des scribes qui sont décidément les victimes de prédilection de ses foudres oratoires. Les critiques contre la vanité et l'hypocrisie des gens religieux, et, particulièrement, de ceux qui les dirigent, sont de tous les temps et de tous les lieux, et Jésus, ici, n'innove pas. La rigueur de Jésus à leur endroit est en raison directe de sa parenté spirituelle avec eux : Les scribes et Jésus sont proches par leur commun goût de l'interprétation et de l'application de la Parole de Dieu. Nous sommes au cœur d'un conflit d'interprétation où les invectives et les caricatures ne manquent pas. Jésus et les scribes sont des maîtres à penser. Jésus ne stigmatise pas seulement des vices, mais il en souligne les conséquences et on le sent porté par une profonde indignation devant ces hommes qui trahissent leur vocation et qui pervertissent l'essence de la religion de ses pères. Une affirmation de Charles Wagner m'est revenue en mémoire : « L'homme a besoin d'être libéré. Nous sommes des esclaves tragiques par certains côtés, et par d'autres, comiques. Les

esclavages des grandes misères et des tristesses immenses ont une certaine grandeur. (...). Mais il est un esclavage comique, qui consiste à se plier aux exigences ridicules ! – L’esclavage des petites peurs et des petits calculs, des menues conventions et des intérêts mesquins, des préjugés, et des étroitesse où l’absurdité s’allie à la prétention. » On se prend presque à poser un regard de pitié sur ces homme à la haute stature intellectuelle et morale que sont les scribes asservis au culte des faux brillants et de toute cette fumée de vanité qu’ils divinisent dans leur crépuscule. Car le temple, tous ses fonctionnaires et tout le personnel gravitant autour de cette institution prestigieuse sont au bord du gouffre, prêts de s’abîmer et de périr. Tragi-comédie d’une forme de religion sur le point de disparaître.

2. D’ailleurs les foules semblent apprécier l’enseignement de Jésus, notamment sa critique des autorités religieuses, à laquelle il se livre au sein même du sanctuaire. Plus personne n’ose l’interrompre, il est maître du terrain, il s’est acquis une complète liberté de mouvement et de parole. Il ne s’adresse plus aux scribes, mais se lance dans une violente dénonciation de ces notables très attachés à leurs prérogatives. Il évoque la vanité des scribes. Non leur orgueil. L’orgueil véritable est secret, il se satisfait de l’admiration que l’intéressé se porte, et, à la limite, il juge les autres indignes de la partager. Les scribes sont vaniteux. Ils s’affichent, et ils ont besoin qu’on les voie, qu’on les salue quand ils passent dans leurs habits amples et solennels (peut-être un rappel de ceux du grand-prêtre), qu’on leur cède les premiers sièges dans les synagogues et les premières places dans les festins. Ne nous trompons pas de controverses : Jésus connaît les usages et les coutumes, les stalles dans les synagogues, les salutations développées parfois à l’excès et les places d’honneurs ; ces usages perdurent pour la plupart. Mais les scribes en finissent par n’exister plus que d’être reconnus par autrui et honorés comme des gens religieux : leur identité ne repose plus que sur les marqueurs identitaires religieux. Ils ont perdu le sens du jeu social. Ils poursuivent une politique d’honneur et de prestige. En Orient, la prière a toujours une certaine solennité extérieure. Les scribes affectent de prier longtemps, ce qui est un sûr moyen d’augmenter leur crédit auprès du peuple et surtout des femmes. L’histoire a vu se multiplier les exemples de femmes seules, désespérées, crédules, et, de surcroît poussées par le malheur vers les « consolations de la religion ». Si l’escroquerie est toujours odieuse, elle devient une abomination quand elle met à son service ce qu’il y a de plus sacré. La vanité des scribes touche à l’hypocrisie. Les scribes se font entretenir. Peut-être même mettent-ils à profit leurs compétences de juristes pour gérer les fortunes, exercer des tutelles, détourner des fonds et capter les héritages ? Jésus déploie une implacable lucidité et conseille à ses auditeurs de se garder de ces commentateurs respectés et écoutés de l’Ecriture sainte. Pour Jésus, rien n’est plus à craindre que ceux dont le discours sur Dieu en arrive à détourner le regard de leur pratique ouvertement frauduleuse. Jésus stigmatise l’inévitable clique des commentateurs qui prétendent répandre la vérité divine en oubliant de l’authentifier par leur vie. Comme l’écrit Drewermann : « En ce qui concerne l’histoire profane, passe encore de voir l’œuvre des grands gérées par de petits esprits. Mais en religion, c’est inacceptable. Jésus réagit. Il s’insurge contre la mascarade des théologiens qui se donnent de grands titres (...) sans se rendre compte

de leur ridicule. La farce devient complète quand le costume devient le « signe » de la compétence. A croire que plus on est coupé de la vie, plus on est pieux et religieux. C'est de la pitrerie. » Voilà pour le plan comique de l'asservissement. Passons au tragique : ils dévorent la maison des veuves, alors que toute la piété de l'Ancien Testament vise à soulager la misère des plus démunis. Après les manifestations ostentatoires, mensongères et criminelles d'une fausse piété, voici le geste de l'amour sans esprit de retour. La piété des scribes est pour eux d'un grand rapport : elle leur permet de satisfaire leur vanité et de se procurer des ressources. Celle de la veuve lui arrache ce qui lui reste pour vivre. Beaucoup de commentateurs signalent l'absurdité de l'acte de cette femme prisonnière d'un système de valeurs qui l'incite à donner tout ce qu'elle possède pour un sanctuaire disqualifié par ses représentants, mais encore appelé à disparaître. Jésus s'attache à faire ressortir le contraste entre deux attitudes. Les riches déversent leur monnaie dans l'un ou l'autre des treize trons adossés au bâtiment du Trésor du Temple. Comme le disait un humoriste suisse-romand, fils de pasteur de surcroît : « Mieux vaut donner beaucoup avec ostentation que peu avec discrétion. » (B. Haller) Fort de ce principe, les riches s'acquittent de leur devoir religieux avec « le geste auguste du semeur », ils versent beaucoup et à répétition. Notons que le Temple représente à cette époque un pôle économique très important : lorsque l'empereur Titus rapporte le Trésor pillé du Temple en 70, cela provoque une crise financière à Rome du fait de la baisse du prix de l'or consécutive à l'afflux de métal précieux. Arrive une veuve pauvre que sa tenue, sa solitude et la modestie de son offrande révèlent comme telle. Elle glisse deux leptes, c'est-à-dire une monnaie mince de bronze, et cela ne représente qu'une partie du salaire d'un journalier. On parle parfois de la pite de la veuve, expression proverbiale de la plus profonde pauvreté. Jésus lance alors cette idée paradoxale que le don insignifiant de la veuve est supérieur à tous les autres. Il est le premier à s'opposer aux pratiques religieuses qui spolient l'individu de ses droits, mais tel n'est pas son propos ici. La veuve a littéralement « jeté toute sa vie » dans ce tronc. Cette veuve n'a plus rien à perdre ; c'est pourquoi elle peut tout donner. Elle n'a plus rien à défendre ; c'est pourquoi plus rien ne la sépare des autres. Je cite encore Drewermann : « La religion de Jésus vise à libérer pour la pauvreté, et toute la difficulté consiste à aider les pauvres à cesser d'avoir honte et à sentir la richesse qui est la leur, pour peu qu'ils aient le cœur suffisamment large. Il existe un miracle des mains vides. » Les institutions s'écroulent après avoir sombré dans le ridicule et le faux-semblant, l'Évangile traverse les âges grâce à ces gestes grands, dans leur indigence même, de ces êtres qui témoignent d'une consécration sans failles, aux limites de la déraison.

3. J'espère vous avoir montré que dans ce texte, nous sommes au-delà des catégories morales d'une dénonciation légitime d'un système religieux ignoble d'exploitation ou d'un encouragement banal à la générosité. La pauvre veuve nous fait échapper au contrôle d'une raison glacée et calculatrice qui a certes son temps et ses moments, mais qui n'est pas sans la logique initiée par Jésus. Tous les jours, dans la vie banale et vulgaire - et la vie de l'institution religieuse n'y échappe pas - nous côtoyons des bassesses et des ridicules. « Pour être dévot, je n'en suis pas moins homme » confesse

piteusement Tartuffe. Je rencontre des scribes, des pharisiens et des riches depuis de longues années et je me découvre des leurs sur plus d'un point. Et de temps en temps, j'observe une pauvre veuve dont le geste imprévoyant, déraisonnable, mais d'une beauté sculpturale force mon admiration. En compagnie de la pauvre veuve au geste pur et libéré, je me découvre la possibilité d'être moins acharné aux choses visible, moins âpre dans mes passions, dans mes intérêts et dans mes rancunes. Au sein même des broussailles d'une vie complexe, la pauvre veuve fait luire un feu directeur. Quelque chose dans le rappel de cette histoire où les scribes se ridiculisent et où les riches ne se font valoir qu'à moindre frais, la force et la grandeur d'âme de la veuve qui dispose librement de sa personne et de son indigence, alors qu'à vues humaines elle est complètement asservie, me stupéfie. Elle se dégage des ombres de ces figures crépusculaires et caricaturales, telle une personnalité solaire.

La figure des scribes et l'image du Temple faisant tourner une mécanique qui conserve et qui amasse sans éveiller les consciences somnolentes me donne à penser. Jésus voue d'ailleurs tout cela à une condamnation sans appel- Nous chrétiens sommes envahis de pensées crépusculaires, de peurs crépusculaires, de vices crépusculaires, quand encore nous ne devenons pas des chacals crépusculaires. Nous avons perdu l'habitude de communier avec le Dieu vivant et avec l'humanité authentique. Nos convictions sont épuisées par les répétitions et nous finissons par ne posséder qu'une religion de seconde main et une foi par procuration. Notre vie dégénère en pâle copie, au lieu d'être une œuvre originale constituée de couleurs vives et audacieuses. La pauvre veuve me conduit à concevoir de ma destinée une idée qui ne soit plus médiocre. Les scribes et les riches de notre texte se laissent glisser ou se ruent vers un utilitarisme inférieur : ils raisonnent dans la perspective de leur intérêt immédiat et, ce faisant ils suivent la pente fatale qui les mènent dans des gouffres sans fonds. Il faut opposer à cet utilitarisme inférieur non pas le geste vain et inutile, mais l'utilitarisme supérieur. Si l'esprit de dévouement et de sacrifice ne préside pas à l'usage de nos biens et de nos personnes, tout est frappé de condamnation et de stérilité. Si nous perdons le sens du grand et beau geste, nous nous condamnons au ridicule de la foire aux vanités mesquines et dérisoires. Le monde où l'on ne calcule plus avec de la monnaie est plus grand que le monde des chiffres. Pour citer encore le pasteur Wagner : « Méfions-nous des esprits forts qui prennent pour des inutilités ces biens du cœur dont la valeur purement idéale échappe à leur appréciation. En les suivant, vous iriez à l'anémie, à l'inanition, à la misère spirituelle criante et noire. » Il faudra toujours le don de la pauvre veuve pour nourrir, mûrir et transformer notre cœur. Je crois n'avoir jamais eu autant besoin de ce regard de Jésus qui regarde ce que je fais de mon superflu ou de mon indigence.